

L'UNIVERSITÉ

REVUE POUR LA JEUNESSE UNIVERSITAIRE.

RÉDACTEUR EN CHEF: TIBOR PÉTERFI.

REDACATION: KOLOZSVÁR (HONGRIE), KOSSUTH LAJOS-UTCZA 10. SZ.

Le Contenu du 2^e numéro.

1. Dr. Etienne Schneller : „L'importance des conférences publiques dans la vie universitaire.“ Sous ce titre l'auteur nous donne l'introduction d'une conférence qu'il a faite sur la „Vie d'Étudiant.“ Cette introduction nous fait remarquer les relations qui existent entre la jurisprudence et la philosophie, et l'auteur nous prouve la nécessité d'accorder à la philosophie une certaine influence dans le domaine de la science du droit.

2. Eugène Auch nous raconte la vie et les mérites du savant émérite que l'Université de Kolozsvár vient de perdre par la mort, du professeur-politicien Ignace Kuncz, détaillant et estimant son système politique et le développement de ce système. Il considère l'„État National“ comme une grande oeuvre poétique, digne de rester célèbre, et finalement nous rend compte de l'activité de ce savant sur le terrain de la littérature.

3. Tibor Péterfi continue sa dissertation sur „La question de l'origine de la vie organisée dans la philosophie positive.“ Il examine les hypothèses de Pflügger et d'Allen, expliquant brièvement en même temps où en est aujourd'hui la question de l'albumin, et il en tire la conséquence, que la question de l'origine de la vie organisée ne pourra être résolue tant que nous n'aurons des connaissances sûres de la conformation chimique des albumins.

4. Árpád Buday, docteur en philosophie : „Notes sur mon voyage en Russie.“ Comme professeur adjoint de M. Béla Pósta, professeur de l'Université, l'auteur a fait partie de la députation que le gouvernement hongrois a envoyée en Russie, à l'occasion du jubilé de l'Université de Davos laquelle expédition a valu honneur et distinctions à la nation hongroise, et surtout à l'Université de Kolozsvár. L'auteur nous fait part de ses impressions et de ses expériences pendant ce voyage, et nous entretient des trésors de l'Éremitage et du musée d'antiquités à Davos.

5. Louis Dávid, étudiant en mathématiques, résoud un problème géométrique d'une manière à lui très originale.

6. Charles Glatz jeune continue son étude sur Böcklin, nous fait successivement connaître et apprécier les créations célèbres du grand peintre, et finit par la glorification du puissant artiste.

7. André Zombori, professeur, apprécie et estime profondément l'auteur de la „Vie du Comte Nicolas Zrinyi“, M. Charles Széchy, professeur de l'Université, qui vient de faire paraître son grand ouvrage, une histoire de la littérature.

8. Ernest Margitay, consul-général du „Corda-Frater“, nous donne sous le titre de „Pensées“ une appréciation du livre de Paul Hoitsy „La grande Hongrie“ et fait une critique sur l'état actuel de la société hongroise tout en cherchant le moyen d'y remédier.

9. *Journal.*

1 janvier. Un vrai soulagement se fait sentir dans la société hongroise, comme si toute la nation respirait plus librement ; et c'est ainsi que le *Nouvel An* a fait son apparition, dans un temps brumeux et humide, mais au milieu d'une foule qui espère et qui a confiance. Il ne faut pas grand'chose pour éveiller l'espoir en nos coeurs ; au fond nous sommes tous optimistes, et parce qu'une année est arrivée à sa fin, nous croyons avoir le droit de supposer que l'année prochaine sera meilleure. La Hongrie s'était demandé ces derniers jours avec une attention soutenue quelle serait la solution de sa question économique ; une oppo-

sition résignée s'était fait sentir par ci par-là quant à la séparation des terrains douaniers ; — et après tant d'anxiété, l'opinion publique a accepté comme une délivrance l'accord que le premier ministre hongrois a obtenu, par suite de ses négociations très habiles, et pour le bien de la patrie, comme de grands et sérieux politiciens l'affirment.

Quant à la vérité de cette affirmation, nous ne saurions en juger, et ce n'est pas notre tâche de l'approfondir ; nous ne nous reconnaissons ni la capacité, ni le droit de le faire. Mais nous confessons un sentiment qui contraste peut-être avec le soulagement qu'éprouve la société hongroise, un sentiment douloureux : Malgré toute l'importance de cet accord entre les deux gouvernements, nous n'y voyons qu'un nouveau lien qui nous attache à l'Autriche, à cette Autriche qui depuis quatre siècles n'a causé que de la ruine à la Hongrie. C'est la tâche des grands politiciens, des hommes du gouvernement surtout, de prouver et de démontrer comme quoi ce pacte entre les deux pays était absolument nécessaire, avantageux, raisonnable ; mais nous, la jeunesse, en notre enthousiasme inexpérimenté, en notre patriotisme grandi sur un terrain historique, nous ne voyons qu'une chose : c'est que depuis la chute de Budavár, tout le long de l'histoire de Hongrie, tout le deuil, tout le sang versé, le feu, la dévastation qu'a souffert notre pays, tout ce qui a tendu à le rendre pauvre, dépendant, catholique, peut être exprimé par un seul mot, réuni en un seul nom : l'Autriche. Et de même que nous ne saurions vivre sous le toit de l'homme qui aurait souillé le nom de notre père, pris notre argent, considéré notre mère comme sa servante, comme nous ne saurions vivre avec lui, même si, en le quittant, nous étions sûrs de tomber sur le pavé, exténués de faim ou de froid, notre cœur se serre et nous rougissons de honte en songeant que nous voilà encore, par la politique, liés pour dix ans à ce pays et que nous en acceptons des avantages économiques. Nous eussions été moins honteux de demander l'aumône aux Etats du Balkan.

Nous n'entendons rien, nous ne pouvons ni ne devons rien entendre à la politique ; nous sommes sûrs que les hommes appelés à en juger ont tout arrangé pour le mieux ; mais nous

ne sentons que ce que je viens de dire, mus par le patriotisme inexpérimenté, irréfléchi, mais fier de la jeunesse.

5 janvier. Voilà le crépuscule des spadassins ! Dans le pays même des „affaires d'honneur“ on commence à s'occuper sérieusement du mouvement contre le duel. Bien des gens sentent le terrain remuer sous leurs pieds, ce terrain où ils s'étaient fait un piédestal de procès-verbaux. Des tricheurs qui ont vécu et vieilli dans les affaires d'honneur, essuient une larme au coin de l'oeil, et les cafés perdront la clientèle de ces jeunes gens à la mine rigide, qui chuchotaient mystérieusement et qui vous proposaient avec un admirable sangfroid de vous mesurer avec eux — jusqu' à la première touche.

Si l'on peut en croire à une série d'articles de journaux, il doit se faire sous peu une modification radicale dans le jugement de la société. Par contre, s'il faut en croire à l'expérience du passé, cette modification radical est encore en état de limbe, et cela pour des siècles à venir. Car le mouvement contre le duel trouve ses plus puissants ennemis dans la nature humaine, plus encore dans notre vie sociale, et plus encore dans la procédure judiciaire actuelle. Ce n'est pas le duel qu'il faut faire cesser, mais les offenses ; ce n'est pas la satisfaction par les armes qu'il faut abolir, mais il faut rendre plus rapide, plus raisonnable et plus discrète la procédure de nos tribunaux civils. Déjà dans nos sérieuses dissertations scientifiques le ton est souvent tel qu'il choque le lecteur ; les insultes personnelles deviennent donc presque inévitables là où le combat est poussé à bout. Et tant que le procès pour une telle injure traînera pendant trois ans, tant que la douloureuse blessure secrète de l'offensé sera rouverte des centaines de fois devant le grand public, et qu'avec beaucoup de peine et de grands sacrifices d'argent il fera le tour des mystères d'une procédure volumineuse pour être enfin, en guise de satisfaction, condamné, lui, aux frais du procès — et tant qu'une expression comme „vieil animal“ ne pourra être qualifiée d'offense, vu que „vieillesse“ et „animal“ sont des termes acceptés comme honnêtes, — tant que tout cela durera, on ne pourra empêcher un homme susceptible qui a le sentiment de sa dignité d'entreprendre lui-même, les armes à la mains, la

guérison de sa blessure, la charlatanerie confuse de l'ordre social étant incapable de suffire à cette guérison.

10 janvier. La soi-disante vie de jeunesse commence à se réveiller de ses songes d'hiver. Quiconque prendra la peine de s'informer de ce que fait cette jeunesse qu'on appelle d'une manière générale, — les dimanches et les jours de fête, — „l'espoir de la patrie“ et „la fleur de la nation“, quiconque, dis-je, voudra bien s'en informer, sera récompensé de sa peine en apprenant enfin qu' à Budapest ainsi qu' à Kolozsvár les élections et les assemblées générales remplissent les coeurs d'enthousiasme, en un mot : la jeunesse commence à vivre, puisque après tout, il faut bien qu'elle vive, n'est-ce pas ?

Mais je demande pardon à mes chers compagnons d'avoir usé d'un ton aussi moqueur, aussi cynique en parlant de nos jeunes efforts, — je le fais dans une inconsciente imitation de ceux qui en leur qualité de fonctionnaires, d'employés, de professeurs, ont parlé de la jeunesse, de sa vie, de ses ambitions. C'est eux que vous entendez par ma voix, les sérieux, les hommes faits, qui se trouvent déjà dans le plein combat de la vie et qui pour sûr ont déjà fait la profonde expérience que toutes les aspirations des jeunes ne méritent que quelques phrases à l'occasion d'un toast un un sourire ironique après le toast. Ils ont peut-être raison. Il serait peut-être juste d'inoculer à la jeunesse ce cynisme, ce froid calcul, cette raillerie, cette ironie dédaigneuse envers tout le monde et envers elle-même (devant les autres !) Peut-être est-ce ainsi que la patrie sera rendu heureuse, si tous les efforts de la génération croissante sont empoisonnés par la conviction que les idées qu'elle a embrassées avec toute la chaleur de son coeur sont ridicules, mesquines, malpropres.

Et lorsque les jeunes s'en vont, découragés, pleins d'amertume, jetant loin tout idéalisme, tout enthousiasme, — on entend les mêmes voix ironiques s'écrier : Où donc est la jeunesse ? est-elle morte ? a-t-elle péri ?

On pourrait écrire des volumes sur ce sujet tragi-comique, dont tant de gens se moquent pour frémir plus tard en reconnaissant leur erreur. Ou ne cesse de répéter, jour par jour, que

les études sérieuses, d'incessantes et d'infatigables recherches scientifiques sont le seul but, le seul devoir de la jeunesse, et l'on ne pense guère à l'immense perte d'énergie que représente cet emprisonnement d'un ardent besoin d'activité entre des murs de poussiéreux bouquins. On ne pense pas qu'avec une juste guidance et surtout avec un support réel on obtiendrait de magnifiques résultats à l'aide de ce jeune enthousiasme qui, autrement, dans une soudaine explosion, et faisant fausse route, devient dangereux pour toute la société ; il y a quelques années, certains cas déplorables l'ont bien prouvé.

Mais non. Il paraîtrait vain et trivial de parler sérieusement, avec amertume, de ces choses-là. Gardons donc le ton moqueur, considérons comme notre plus grande erreur d'avoir une fois pris une part enthousiaste dans la vie de la jeunesse, renvoyons-nous mutuellement aux livres, appelons-nous une génération flégmatisée, et assomons de coups toutes les jeunes aspirations jusqu' à ce que nous sentions le sol trembler sous nos pieds.

15 janvier. Des sentiments élevés, des sentiments sublimes me saisissent lorsque je me souviens de cette fête si imposante qu'on peut la dire unique à l'Université de Kolozsvár. Sa grandeur ne lui est pas venue d'une nombreuse assistance de personnages distingués (ce n'est pas l'usage en Hongrie que la haute société y prenne part quand il s'agit de fêter les gloires de la nation), ni du public en masse, — à peine que les bancs furent remplis par les étudiants — ni du programme de la solennité, mais de la présence sentie d'un esprit géant comme celui de Farkas Bólyai qui „a créé un autre, un nouveau monde.“

Quelle merveilleuse sensation de voir revivre son souvenir entre les murs de cette même Université d'où la flamme de son génie est partie pour conquérir le monde ! Je me suis senti devenir un atome de cet immense soleil dont les rayons ont éclairé l'univers.

Mais lorsque M. le baron Laurent Eötvös, rendant hommage à l'auteur du „Tentamen“, nous a fait le portrait de ce rayonnant idéal des hommes de science de toute la Hongrie, et qu'entouré de lui tant de hautes intelligences, tant d'érudits puissants connus

et admirés à l'étranger se sont pressés pour fêter la mémoire du célèbre mathématicien hongrois, — c'est alors que nos coeurs se sont emplis d'une joyeuse fierté d'être Hongrois, d'être citoyens universitaires de Kolozsvár !

20 janvier. Peu de gens ont été fêtés comme Eugène Rákosi, un des plus anciens membres de la littérature journalistique de Hongrie, et un des plus nouveaux membres du Parlement hongrois. Pour le célébrer, toute la société hongroise s'est réunie, du premier président jusqu'au dernier petit compositeur dans les imprimeries, et les toasts portés au banquet du „Otthon“ eussent étourdi un oligarque.

Les journaux par leurs rapports et les paroles prononcées à l'occasion de ce banquet, ont répandu par le monde l'idée que la haute distinction dont Eugène Rákosi jouit en ce moment était une manière de reconnaître les mérites du journalisme. Je ne saurais affirmer la justesse de cette idée. Avant tout, il faut être *né* auteur et il faut être *né* membre du Parlement ; mais est-ce vraiment une si grande distinction pour un homme né auteur qu'on fasse de lui un législateur ? Est-ce vraiment un honneur pour celui qui jusqu'à présent jugeait librement et sans partialité du haut de son tribunal, qu'on le mette dans le rang de ceux qu'il avait l'habitude de juger ? Est-ce une distinction si, pour récompense d'une vie passée dans le travail, on lui offre un titre et un rang, dont jouit n'importe quel jeune aristocrate sans qu'on exige de lui la moindre vertu, pourvu que sa mère ait daigné le mettre au monde ? Mais ce n'est rien. Cela n'empêche pas que chaque journaliste croie porter dans son sac de cuir ce qu'il faut pour être nommé membre du Parlement. Il y a des rédacteurs doués d'une imagination très vive — parmi les rédacteurs de journaux démocratiques — qui, déjà se préparaient à gracieusement accepter l'ordre de la toison d'or. A commencer par l'auteur du premier article jusqu'à celui qui s'occupe de la rubrique „publicité ouverte“ — pour laquelle la rédaction ne prend aucune responsabilité — tous étaient fiers de l'hommage rendu au journalisme hongrois.

Voilà pourtant une terrible erreur. En Hongrie on n'offre point de distinctions à la littérature journalistique, on ne lui

reconnait aucun mérite. En la personne de Maurice Jókai, Paul Gyulai, Eugène Rákosi on couvre d'honneur l'homme d'esprit, aux manières séduisantes, aux relations influentes, qui a rendu ou qui peut rendre de grands services au pays, mais jamais le journaliste. En Hongrie, le journalisme est une des plus grandes puissances et le journaliste l'écrivain le moins honoré. On le craint, mais on ne l'estime pas; on ne lui suppose ni savoir, ni talent, ni manières civilisées. même parfois on refuse de lui attribuer du caractère, du bon vouloir, une manière chevaleresque de penser et d'agir. Le jeune homme qui se fait journaliste joue le rôle du fils prodigue dans la famille. L'homme qui n'est que journaliste est qualifié d' „existence manquée.“ L'existence d'un juriste raté qui a échoué dans tous les examens est considérée bien plus positive et plus sûre que celle du journaliste, si grand que soit son talent, si distinguées que soient sa culture d'esprit, son éducation.

La haute position éthique que le journalisme anglais et le journalisme français occupent dans la vie sociale de ces deux grandes nations est presque inconnue chez nous. A qui en est la faute? nous ne sommes pas appelés à en juger; mais ils auront beau dire, ces messieurs du banquet, l'honneur rendu à Eugène Rákosi n'était nullement adressé aux journalistes hongrois; voyez plutôt la fausse idée que le public s'en fait.

25 janvier. Arthur Lynch, député irlandais, a été condamné à mort pour crime de lèse-majesté et trahison envers la patrie. Comme citoyen transvaalien il a pris les armes pour la cause des Boers à la tête d'une troupe d'Irlandais; maintenant, la guerre finie il s'est livré à ses juges, courageusement, avec une tranquille assurance. Et les Anglais l'ont condamné à mort comme traître envers la patrie. En vérité il n'était pas même citoyen anglais, car d'abord il était sujet irlandais, puis il avait acquis le droit de citoyen au Transvaal. Il s'est mesuré avec les Anglais, il les a bravés noblement, chevaleresquement, dans un combat que la conclusion de la paix a terminé. Et pourtant il fut condamné à mort comme traître envers la patrie.

Il y a en Autriche et en Hongrie non un homme, mais quelques centaines d'hommes qui, dans le temps, ont plongé leurs

mains sales dans des flots de larmes et de sang hongrois. Il y en a qui ont tué la mère en frappant sur elle avec son nourrisson, qui ont brûlé vif le mari pour ensuite forcer la femme à avaler la chair rôtie, des hommes dont les noms ont été criés avec des imprécations sur les toits brûlants de villages incendiés et dans le dernier râle de certaines nobles familles hongroises, les nuits d'automne de 1848. Il y en a qui ont envoyé à l'échafaud nos meilleurs patriotes et qui ont prospéré sur la fortune volée aux orphelins, qui de toute la bassesse de leur âme vile ont encore insulté les prisonniers hongrois.

Et que sont-ils devenus? Ils étaient citoyens hongrois, jouissant de tous les avantages que la Hongrie accorde également avec une noble libéralité à tous ses citoyens, sans différence de nationalité, de religion, de rang social. Ils ont payé cette générosité les armes à la main, si nous voulons bien appeler des armes les griffes de l'hyène. Ils ont renié tous les liens qui les attachaient à la Hongrie et à l'humanité.

Mais encore que sont-ils devenus?

Avec de l'argent hongrois, en paix, en toute sécurité ils jouissent des fruits de leurs oeuvres. A Kufstein de grandes âmes héroïques se sont consumées à la mort parce qu'ils aimaient leur patrie, — eux, goutent un délicieux repos parce qu'ils ont trahi leur pays. Mais en Angleterre, Arthur Lynch, le député irlandais, a été condamné à mort. Cela éveille des réflexions douloureuses qu'il nous coûte de taire, mais qu'il nous coûterait plus encore de dire.

30 janvier. Le drapeau noir flotte sur le fronton de l'Université et des édifices universitaires. La jeunesse étudiante vient de conduire au tombeau, de dessous le porche de l'Université, les restes d'un homme qui, il y a quelques semaines à peine, lui portait encore tant de vie, tant de science vivante. Nous avons enterré Ignace Kunz, le grand savant, le grand philosophe, mais surtout le grand poète. Il y a peut-être eu de plus grands juristes, des politiciens plus réalistes parmi les savants hongrois, mais je doute qu'il existe un plus grand poète, un philosophe à l'âme plus enthousiaste. Car les sublimes strophes d'une ode, les phrases sonores d'un article retentissant ne seraient que de faibles voix,

d'insuffisants interprètes pour décrire l'oeuvre immense où la perfection de son grand esprit érudit nous apparaît dans un rêve exalté, un brillant rêve qui ne pouvait être conçu que dans l'âme d'un vrai poète idéaliste. L'éminent savant a mis tant de patriotisme ardent dans les phrases vibrantes de son „Etat national“ ! Il le voyait peutêtre, cet Etat national, dans une glorieuse apparition, pendant qu'il se préparait à quelque puissante création sur le terrain scientifique. Dans l'auteur de l' „Etat national“ nous pleurons la perte non-seulement de l'excellent professeur, de l'homme expert, mais du poète dont l'essor sublime a implanté dans la jeunesse un idéal si lumineux que peutêtre la génération future se fera une tâche sacrée de réaliser dans la patrie hongroise le rêve d'un État national.

10. François Ráskai : „Sans idéal“, poésie.
